

Cependant Henry ne prit pas la peine de noter ces divers points. Il marcha droit vers le cabinet et en ouvrit la porte. Nous nous rassemblâmes nerveusement autour de lui. Henry se rua à l'intérieur et se mit à faire courir ses doigts le long des planches clouées au mur du fond. Puis, saisissant l'une des planches par un trou, il la tira d'un coup sec.

Elle se détacha et ce que je vis derrière, jamais je n'aurais pu l'imaginer : le visage d'un homme entre deux âges, aux joues tombantes et à la petite moustache lustrée.

« Mr Guillaume ! » s'exclamèrent les deux employés de bureau à l'unisson.

Le visage replet de l'individu disparut et, en un éclair, une forme rabougrie jaillit de la cachette derrière les planches.

« Attrapez-le ! » cria Henry d'une voix aiguë.

Une lutte brève et frénétique s'ensuivit.

Mr Wolfe agrippa le fugitif par le col de son manteau. Mr Bolt lui attrapa un bras. Je glissai et me retrouvai à genoux, accrochée à une jambe. En l'espace de quelques secondes, nous avions complètement maîtrisé notre fuyard qui, retenu par trois de ses membres, nous considérait à présent avec un mélange de peur, de honte et de haine.

« Ah ! Ah ! Vous m'avez eu ! s'écria-t-il, tout tremblant. Vous m'avez eu !

– J'en ai bien l'impression, observa Henry.

– Je n'essaierai pas de m'enfuir ! Ayez la bonté de me lâcher ! »

Sur un signe de tête d'Henry, nous libérâmes le petit homme et, tous les six (en incluant Mr Bernard qui

regardait la scène depuis la porte et semblait au bord de l'apoplexie), nous restâmes plantés là, à reprendre notre souffle, dans la petite pièce malodorante.

« Puis-je vous demander ce que vous faisiez caché là, Mr Guillaume? » s'enquit Henry.

Le Français lui jeta un regard en biais.

« Suis-je en présence du Dr St Liver, le célèbre consultant de la police? haleta-t-il.

– En effet », répondit Henry.

Mr Guillaume inspira profondément.

« Puisque vous m'avez démasqué, je vais me confesser. Mais je ne crois pas que ce soit l'endroit idéal, docteur. Je vais tout vous raconter à la condition que nous soyons seuls, vous, moi et la personne nécessaire à la transcription de mes aveux. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une affaire criminelle. »

Henry se tourna vers les deux jeunes employés de bureau.

« Je doute fort que mes clients se satisfassent d'un tel arrangement, dit-il. Après tout, vous les avez renvoyés de chez Bingham. À moins que je ne me trompe, ils vont exiger des éclaircissements sur ce point et sur la raison pour laquelle ils ont été engagés à L'œuf d'or par la suite.

Les deux employés de bureau ne confirmèrent pas la supposition d'Henry, sans doute en raison de leur déférence résiduelle pour leur ancien chef, même s'ils avaient contribué à son arrestation dans des circonstances grotesques.

« Je vais les rétablir à leur poste chez Bingham, soupira le petit Français après une courte pause. Avec une

augmentation de salaire. En échange, ils devront renoncer à entendre ma confession. »

Henry se tourna à nouveau vers Mr Wolfe et Mr Bolt.

« Je pense que les termes sont généreux. Messieurs, vous souhaitez à juste titre connaître la vérité sur les événements de cet après-midi, mais, comme Mr Guillaume l'a dit, il est peu probable qu'ils constituent un crime. Si vous acceptez son offre, j'imagine qu'il ne vous causera plus d'ennuis. »

Mr Wolfe fixa le sol pendant un bref moment puis leva les yeux vers Henry.

« Je donnerais cher pour connaître le fin mot de cette histoire, dit-il lentement, mais mon gagne-pain a plus d'importance à mes yeux. J'accepte la proposition. Merci, Dr St Liver, pour cette stupéfiante démonstration de vos talents.

– Et vous, mon jeune ami? demanda Henry à Mr Bolt.

– J'ignore comment vous vous y êtes pris, Dr St Liver, mais ça me convient aussi. Et je vous remercie de tout cœur.

– Très bien, dit Henry. Nous allons donc vous laisser. Et nous allons retourner à Dover Mansions en compagnie de Mr Guillaume. »

Henry se renfonça dans son fauteuil, étira paresseusement ses jambes devant lui et joignit les bouts de ses doigts.

« Un mystère comme celui que nous a présenté notre ami Mr Wolfe ce matin n'a pas toujours de corrélation sexologique, commença-t-il. Cependant, ainsi que le grand Ivan lui-même l'a écrit dans *La Vie sexuelle de*

*notre temps*, la sexologie doit être traitée comme la science unificatrice, subsumant toutes les autres sciences : la biologie générale, l'anthropologie, l'ethnologie, la philosophie, la psychologie, l'histoire littéraire et toute l'histoire de la civilisation. Par conséquent, l'approche sexologique d'un problème est celle qui a le plus de chances de fournir les outils adéquats pour trouver sa solution. »

Il tendit la main pour prendre une abdo dans une boîte à cigares près de lui. Mr Guillaume s'était vu offrir le fauteuil en osier bleu au milieu de piles de livres, de journaux, de gravures, d'objets d'art, de cendriers, de souvenirs et de tout un bric-à-brac. J'avais enfin l'occasion de l'observer plus attentivement. Comme je l'ai mentionné, c'était un homme d'une quarantaine d'années, d'un peu plus d'un mètre soixante, avec un visage lisse et joufflu évoquant celui d'un chérubin, dont les seuls signes distinctifs étaient une petite moustache impeccable et un nævus d'un rouge violacé au-dessus de l'œil droit. Il avait aussi deux dents en or, les deux du côté droit, une en haut et une en bas. Comme il seyait au responsable du service des devises étrangères de Bingham, il était sobrement vêtu d'un veston et d'un gilet noir et, de toute évidence, ses chaussures avaient dû être cirées le matin, quoiqu'elles fussent à présent couvertes d'éclaboussures. Il semblait avoir retrouvé toute sa sérénité après ses activités torrides de l'après-midi : affalé dans son fauteuil près du grand aquarium, il était lui-même occupé à observer Henry.

« Et dans le cas de Mr Wolfe, continua Henry, avec ses nombreux éléments suggestifs, ce fut peu de temps après

avoir étudié votre lettre, Mr Guillaume, que j'ai compris qu'une explication sexologique s'imposait. Regardez les faits. Un jeune homme, d'apparence séduisante, est renvoyé sans aucune raison valable. Mais on ne tarde pas à lui proposer un étrange travail consistant à ingurgiter en public de grandes quantités de nourriture. Le directeur de l'établissement qui fournit ces plâtrées est d'origine française, tout comme son ancien employeur. Il y a donc une forte probabilité pour que ces deux individus soient de mèche et que le licenciement et l'embauche ultérieure soient liés. Par ailleurs, le rapport entre la faim et l'appétit sexuel a été exploré et documenté de long en large. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de s'arrêter sur ces faits basiques. Je vous renvoie à Rafael Salillas et à son *Enquête introductive sur la paraphilie alimentaire* – vous la trouverez dans cette grande pile à votre gauche, sous le petit bronze – dans laquelle sont établies des comparaisons évidentes. Celle entre la bouche et les organes génitaux de la femme, par exemple ; ou entre différentes sortes d'aliments mous qui ne requièrent pas de mastication et le fluide spermatique ; ou entre l'introduction de nourriture dans le corps et le coït lui-même. Une fois que nous avons pris conscience que, dans certains cas, l'activité buccale peut se substituer entièrement au rapport sexuel ; que des femmes enceintes ou qui allaitent ont un appétit irrésistible pour certains mets délicats ; que des enfants, notamment les petites filles, adorent les douceurs comme les oranges ou les bananes ; et comment, dans la sphère de la religion, le sacrement de la communion lui-même peut être vu comme un simulacre de l'interpénétration extatique de l'humain et

du divin, nous ne pouvons douter plus longtemps des relations entre les deux phénomènes. Mais un détail me troublait. Pourquoi Mr Wolfe n'avait-il droit qu'à un seul repas et pourquoi devait-il être le petit déjeuner ? Pourquoi était-il impératif qu'il fût consommé entre neuf et dix heures et demie et – point encore plus important – pourquoi avait-il l'obligation de rester dans le restaurant jusqu'à cinq heures ? Pourquoi pas jusqu'à deux ou six heures ? »

Henry marqua une pause. Je regardai Mr Guillaume dont le visage et le cou semblaient s'être légèrement étirés et colorés.

« Il faut environ cinq heures pour digérer un repas copieux, continua Henry, et pour que les déchets alimentaires soient transformés en fèces dans les intestins. Au bout de cinq heures et demie-six heures, la pression se fait insistante et doit être soulagée. Toute personne qui s'est sustentée est donc contrainte de déféquer au bout de six heures en moyenne, pourvu qu'elle ait une digestion normale. Les pièces du puzzle se mettaient en place. Il était évident que l'auteur anonyme de la lettre était moins intéressé par l'ingestion que par la digestion, moins par l'absorption que par l'excrétion.

– Oui ! intervint Mr Guillaume d'un ton excité. Oui !

– Mais permettez-moi de finir, monsieur, dit Henry en levant le doigt. Le choix de l'heure de départ de Mr Wolfe s'explique par le fait qu'à cinq heures du soir, l'évacuation des boyaux devenait inévitable. Le jeune homme ne pouvait plus se retenir davantage sans risquer de se blesser. Il était forcé de satisfaire ce besoin naturel dans les locaux de L'œuf d'or. Bien sûr, comme il ne consommait

plus qu'un seul repas *per diem*, sa digestion ne tarda pas à produire des selles avec une grande régularité, "à heure fixe", pour ainsi dire. Et c'était au cours de cette période, vers trois heures et demie, que vous l'attendiez dans votre cachette derrière les latrines, monsieur.

– Je l'admets sans réserve.

– Si l'on veut désigner par un terme savant cet ensemble de sentiments et d'activités – et j'espère ne pas vous offenser, monsieur –, il convient alors de l'appeler coprolagnie. Cela peut se manifester soit comme une attirance pour les excréctions elles-mêmes, soit comme un désir d'assister à la défécation, ou les deux. On n'observe parfois qu'un aspect purement fétichiste et olfactif. La coprolagnie est peut-être moins commune que sa parente, l'urolagnie, comme il est aisé de se l'imaginer : l'urine est généralement moins choquante et plus facile à associer avec les organes primaires de l'activité sexuelle. *Les Rites scatologiques de toutes les nations*, l'ouvrage de Bourke, nous fournit une excellente vue d'ensemble sur ces sujets.

Mais il semble qu'au bout de quelques semaines, monsieur, le spectacle des défécations de Mr Wolfe eût commencé à perdre de son charme. Il vous fallait renouveler la source de votre excitation. Vous l'avez fait congédier de L'œuf d'or et, après un intervalle suffisant, avez fait engager Mr Bolt à sa place. Bien sûr, vous aviez d'abord pris soin de le renvoyer du service des devises étrangères. Et vous auriez pu continuer longtemps ainsi, si Mr Wolfe ne m'avait pas consulté ce matin. En résumé, monsieur, j'ose affirmer que le renvoi de Mr Wolfe, votre lettre, l'offre de petits déjeuners gratuits à L'œuf d'or, etc., constituaient les différents éléments d'une ruse

élaborée, dont l'objet était de vous permettre d'observer un jeune homme en train de déféquer. Le "besoin" de "l'ami dans le besoin" n'était pas le besoin des jeunes hommes à qui vous prodiguiez votre charité, mais votre propre besoin, un besoin urgent, incontrôlable et vous ne reculerez devant rien pour le satisfaire. »

Henry regarda calmement le petit courtier qui, de son côté, avait les mains posées sur son cœur en signe d'hommage au docteur.

« Vous avez brillamment relevé les points principaux, dit le Français. Très brillamment. Je vous félicite, docteur. Je vois à présent qu'il aurait été difficile à tout esprit logique, aussi impitoyablement appliqué que le vôtre, d'aboutir à une autre conclusion.

– C'est bien possible, répliqua Henry d'un ton grave.

– Oui. Quant à moi, bien sûr, je joue le rôle du méchant. Oui, oui. C'est inévitable. (Il nous jeta un regard en biais.) Même si j'ignore à qui j'ai fait du mal dans cette affaire.

– À ces deux jeunes hommes, rétorquai-je. Vous les avez blessés dans leur amour-propre en les épiant de cette manière.

– Et vous leur avez fait perdre leur emploi chez Bingham, ajouta Henry. Admettez qu'à cet égard, vous ne leur avez pas rendu un grand service. »

Mr Guillaume eut un vague sourire.

« À cet égard, peut-être suis-je coupable. Mais... vous m'avez fait venir ici pour entendre ma version.

– En effet, répliqua Henry.

– Alors, si vous me le permettez, j'aimerais vous raconter mon histoire. Vous êtes probablement les seuls en mesure de la comprendre mais cela ne devrait pas



vous empêcher d'être surpris par certaines de ses facettes.

– Vous avez toute notre attention, monsieur », l'encouragea mon compagnon.

Le salon commençait à s'assombrir et je me levai dans l'idée de trouver mon chemin à travers les détritrus d'Henry jusqu'à la lumière, mais le Français m'arrêta d'un geste.

« S'il vous plaît, mademoiselle, expliqua-t-il, je préférerais me confesser dans l'obscurité. Reconnaissez avec moi qu'elle s'annonce plutôt trouble.

– Très bien, dis-je.

– Tout d'abord, commença Mr Guillaume aussitôt que j'eus regagné ma place, je dois vous dire que, si j'ai vu le jour en France, je n'en ai pas moins la nationalité britannique. Mon père et ma mère vivent toujours dans mon petit village natal, près de Chamonix, au pied du mont Blanc, dans le département de la Haute-Savoie. C'était là-bas que j'allais à l'école. Plus tard, j'ai suivi des études de comptabilité à Grenoble. Entre vingt et trente ans, j'ai travaillé à Paris. Puis, à l'âge de trente-deux ans, je suis venu ici pour évoluer professionnellement et voilà maintenant presque dix ans que je réside en Angleterre.

J'étais un enfant sérieux. Je m'intéressais à la poésie, à la musique et aux mathématiques et excellais même dans cette dernière discipline. J'aurais aimé enseigner mais je n'avais aucune aptitude pour cette profession. Ma famille était très religieuse, et je devais assister aux services de l'église plusieurs fois par semaine. Je n'ai plus la foi aujourd'hui, mais la morale n'est pas un vain mot pour moi : je suis attiré par le bien, le beau et la noblesse. La

poésie et la musique me ravissent. Il me semble même qu'elles sont les plus belles créations du cerveau humain. Je ne triche ou ne dissimule jamais de mon plein gré. Bien sûr, vous devez trouver étrange une telle déclaration.

Je ne suis pas un pédéraste et n'ai jamais eu recours à des prostitués mâles. Il est vrai que mes désirs sont dirigés vers des jeunes garçons, entre douze et dix-huit ans, pourtant je ne cherche pas de viles relations physiques mais ce qui est pur et parfait, une affection profonde, noble et spirituelle. Mon ambition serait de jouer le rôle du père du garçon que j'aimerais. Je souhaiterais le mettre sur les bons rails et l'aider à éviter de faire les mêmes erreurs que moi.

Si je n'ai jamais cessé de nourrir ces sentiments depuis l'époque où je fréquentais les bancs de l'école, je n'ai malheureusement jamais rencontré l'âme sœur. J'ai écouté les blagues grivoises de mes condisciples, puis de mes collègues de travail; j'ai observé les coquetteries des jeunes femmes; et j'ai toujours trouvé cela incompréhensible. Il m'est arrivé une fois de me lier à une jeune femme d'une intelligence supérieure mais jamais je n'ai eu le courage de lui révéler la véritable nature de mes sentiments. Par ailleurs, mon comportement devait la rendre perplexe. Je crains de l'avoir égarée sur une fausse piste. Nous nous sommes séparés. La vie a continué sa ronde effroyable, insensée, toujours identique à elle-même. J'avais l'impression d'être la victime d'une plaisanterie futile et obscure.

Mais ce n'était pas tout. Même si je parvenais à me confier à un jeune homme qui fût aussi un inverti, je savais que mes désirs spécifiques seraient vraisemblablement

accueillis avec incrédulité, pour ne pas dire répugnance. Au fil de mes lectures – dans lesquelles je ne trouvais rien qui eût un rapport avec mon cas – j’en vins à penser, non sans une certaine horreur, que j’étais un inverti d’un genre presque unique. Il est même probable que ce dont je m’apprête à vous parler se situe hors du champ d’expertise de la sexologie. »

Je jetai un regard à Henry en me demandant si une telle chose était possible. Mais mon compagnon ne réagit pas. Tout près de sa tête, une carpe noire et marron allait et venait lentement dans l’aquarium.

« Je me souviens qu’à l’âge de huit ans, en découvrant la reproduction d’un système digestif humain dans un livre médical, je fus ébloui par la magnifique activité économique de l’estomac et des boyaux : ces organes me semblaient être le couronnement de la création. Cependant je ne tardai pas à m’apercevoir que la société évitait d’y faire allusion. Un rideau était tiré sur ces processus merveilleux : la digestion, la transformation de la nourriture et l’excrétion. Je vis qu’en public, les gens préféraient se faire du mal en retenant leurs fèces ou leur urine plutôt que d’admettre leur besoin de se soulager. Cela me paraissait être le comble de l’ingratitude et presque un blasphème. J’éprouvais la même chose qu’un homme normal à qui l’on affirmerait que la Vénus de Milo n’est qu’un vieux laideron avant de lui cracher dessus et de la briser à coups de marteau. Avec le temps, je m’aperçus que seules les parties du corps associées à la digestion m’attiraient, à savoir le ventre et les fesses.

Assister à l'expulsion par l'anus de beaux excréments compacts était le nec plus ultra de mes rêves les plus fous. Mais je ne trouvais rien ni personne pour m'expliquer ces sentiments. Pas un texte, pas une œuvre d'art, pas une recherche savante. De temps à autre, je tombais sur un passage consacré aux excréments, comme chez Swift par exemple, mais cela me déprimait pendant des jours car une fonction aussi belle et naturelle y représentait systématiquement tout ce qui est vil, bas, dégoûtant et matériel. Pour moi, c'était tout le contraire : les selles étaient l'emblème de la spiritualité. Je crois même que mon choix de carrière a été dicté par mes désirs : j'étais attiré par le monde de la finance parce que l'argent est si bien décrit en termes de mouvements et de fluctuations, liquides et solides. Je rangeais les clients selon la santé de leurs comptes. Je considérais comme des virtuoses ceux qui dépensaient des sommes prodigieuses et jugeais très négativement ceux dont les comptes stagnaient pendant des années.

Mais que cela soit bien clair : la digestion, l'excrétion et les matières fécales elles-mêmes ne m'excitent pas sexuellement. À l'occasion, il peut m'arriver d'avoir une érection en contemplant ces choses ou en cédant à ce que vous appelez ma pulsion "coprolagnique" – ce terme est nouveau pour moi – mais cela me gêne et j'en éprouve même un certain malaise. Peut-être n'ai-je jamais fait l'expérience d'une véritable excitation sexuelle.

Le style, l'emplacement, bref, tout ce qui concerne les toilettes publiques me fascine. J'ai passé beaucoup de temps à étudier les équipements utilisés dans d'autres pays et d'autres cultures pour voir comment les nôtres

pourraient être améliorés. Personnellement j'ai une préférence pour les toilettes à la turque, dites aussi "en pied d'éléphant", telles qu'on les trouve dans les régions du Moyen-Orient. J'en ai fait installer dans ma maison juste à côté de mes toilettes conventionnelles pour que je puisse choisir le modèle qui me convient en fonction de mon humeur. Mon rituel est toujours le même. D'abord j'examine la dilatation de mon ventre pour estimer la taille et la condition de mes selles – je regrette énormément que l'évolution de mon embonpoint ces dernières années rende cette pratique de plus en plus difficile – avant de déféquer avec un maximum de contrôle et de concentration. Rien ne me plaît davantage que de produire des selles fermes, saines et abondantes. Si ma digestion est perturbée, je le suis aussi. Le ciel vienne en aide à mes employés ces jours-là.

Jeune homme, j'organisais souvent mes défécations – ce qui supposait de planifier soigneusement mes heures de repas, bien entendu – pour avoir toute liberté de visiter des lieux naturels, un bois ou une montagne par exemple, où il m'était permis de me soulager en plein air. Si cela n'était pas possible, je me laissais aller à des rêveries dans lesquelles je jouais le rôle principal d'une robinsonnade et disposais de tout un archipel pour satisfaire mes besoins naturels : banc de sable, sommet de colline, bosquet ou berge de rivière.

Je dois vous avoir donné l'impression que mes plaisirs sont quelque peu solitaires. Mais c'est inexact. Ce que je désire par-dessus tout, c'est un compagnon qui comprenne ces besoins et qui éprouve lui-même une forme de satisfaction dans l'exercice des activités que je vous ai

décrites. Pour nous, la plus haute extase serait de nous distraire en lisant de la poésie ou en contemplant quelque splendeur naturelle – avant de déféquer ensemble et en abondance. À côté de cela, les plaisirs de la défécation solitaire ne seront jamais qu’un pis-aller. Mes pensées ne cessent de me ramener à ce moment où je verrai se dilater l’anus de mon bien-aimé et où je pourrai voir ses étrons naître au monde avec un léger crépitement. »

Mr Guillaume s’interrompt pour prendre un mouchoir dans la poche de son gilet et s’éponger le front. La journée avait été chaude et même à cette heure tardive, l’atmosphère dans le salon était plutôt étouffante.

« Mais aucun garçon n’est venu et, une fois la rêverie orgiaque passée, j’éprouvais de plus en plus de honte et de dégoût de moi-même. J’essayais l’abstinence mais ne résistais que quelques jours. Je sentais la folie m’envahir comme je luttais contre des pensées qui n’avaient probablement jamais traversé un autre esprit humain.

J’avais alors atteint ma quarantième année et, par une combinaison de chance et d’ancienneté, j’avais été promu à la tête du service des devises étrangères de Bingham. Naturellement, j’avais plusieurs jeunes employés sous mon autorité. Bien sûr, ils étaient tous sains et normaux et partageaient les mêmes centres d’intérêt que les hommes de ma génération dans leur jeunesse : les jeunes filles, les sorties entre amis, etc. L’un me plaisait tout spécialement : Edmund Wolfe. Bien qu’il eût dix-sept ans, il avait l’air plus jeune et paraissait être un garçon sérieux et sensible, comme je l’avais été. Je ne lui accordais aucune

faveur particulière mais je sentais mon regard irrésistiblement attiré par lui à chaque fois que je levais les yeux de mon bureau.

Puis, un jour, un plan horrible se forma dans mon esprit. J'allais le renvoyer, lui, mon préféré. Je l'empêcherais de retrouver du travail et demanderais à Mr Bernard – un compatriote à qui j'avais fait bénéficier d'un avantage d'ordre pécuniaire quelques années plus tôt – de le recevoir dans son restaurant du Strand. J'entrerais dans le restaurant par une petite porte vers trois heures et demie de l'après-midi et me cacherais derrière une cloison dans les toilettes. Ma connaissance de la physiologie de la digestion me laissait penser que ce serait à cette heure – comme vous l'avez présumé avec justesse – que les besoins physiques d'Edmund exigeraient d'être soulagés.

Imaginez quelle était mon excitation la première fois. Tout mon corps était collé contre la cloison en bois brut. Il n'y avait pas un bruit dans les latrines : le plus léger frôlement aurait trahi ma présence. Je n'avais qu'un champ de vision limité, à travers une fente d'environ deux centimètres. Je craignais que mon bien-aimé me vît à travers la fente et n'avais aucun moyen de savoir, la première fois, s'il me découvrirait aussitôt. Lorsque Edmund entra et baissa son pantalon, je me sentis emporté par un ouragan. J'étais au bord de l'évanouissement. Il s'accroupit et se vida. Par malheur je ne vis pas grand-chose en cette occasion. Par la suite, plus confiant, j'élargis l'ouverture, ce qui me permit d'améliorer mon point de vue. À deux reprises, j'eus le privilège, grâce à un heureux placement des fesses d'Edmund, d'assister à l'émergence

des selles. Ce furent des moments d'un plaisir atroce et d'une immense douleur.

Ainsi a commencé ma nouvelle vie. Chaque jour, à trois heures, je quittais mon bureau chez Bingham, me précipitais à L'œuf d'or et me cachais derrière la cloison. Chaque jour, je redoutais de croiser Edmund dans les toilettes ou d'être découvert avant d'avoir eu le temps de me cacher complètement. Il arrivait que je fusse obligé de renoncer à mon plan lorsque je tombais sur un autre client au moment où j'entrais dans les toilettes. D'autres fois, des clients occupaient toutes les latrines et, comme je ne pouvais me permettre d'attendre leur départ, il me fallait repartir aussitôt. De temps en temps Edmund se présentait à peine une minute après que j'eus fini de me cacher, mais je pouvais aussi patienter une heure ou plus. Si Edmund ne venait pas, je retournais chez Bingham, particulièrement déçu. En de nombreuses occasions je fus forcé d'assister à des défécations d'autres clients, la plupart peu avenantes, et je préfère vous en épargner la description.

Au bout de quelques semaines, le succès de l'opération m'incita à me demander s'il n'était pas possible de répéter toute la manœuvre avec un autre jeune homme. Ce n'était pas qu'Edmund avait cessé de me plaire, mais j'avais envie d'une nouvelle aventure. Peut-être souhaitais-je secrètement être démasqué? Du coup, je pris un autre risque. Martin Bolt, que vous avez rencontré, avait commencé à attirer mon regard chez Bingham. En conséquence je fis renvoyer Edmund – puisse-t-il me pardonner – et Martin fut engagé à sa place. Je n'aurais pas dû le faire. J'ai trahi ces deux jeunes hommes. C'était pure folie. Et vous avez



très bien expliqué le reste, docteur. Oui, tout s'est passé comme vous l'avez dit. »

Mr Guillaume se tut. À présent la pièce était presque noire.

« Un récit très émouvant, monsieur, finit par dire Henry.

– Tout est vrai.

– On peut difficilement en douter.

– Que comptez-vous faire de moi ?

– Rien, répondit Henry. Si cette affaire était portée à la connaissance des autorités, vous auriez plus de chances d'être interné dans un asile que d'être envoyé en prison, car le délit est plutôt léger.

– Et donc ?

– Selon moi, il est probable qu'ayant réalisé vos fantasmes dans une large mesure, vous allez découvrir qu'un changement s'est produit en vous qui devrait aboutir à une expression plus génitale de vos désirs. Je ne saurais trop vous recommander de fréquenter davantage la communauté homosexuelle. Essayez d'entrer en relation avec des homosexuels – vous pourriez joindre mon ami Horacio Tampe à Chelsea. Je vous donnerai son adresse. (Henry sortit un carnet vert délabré.) En développant des contacts dans ce milieu, vous explorerez des horizons encore inconnus de vous. Mais ne reproduisez surtout pas votre comportement de ces dernières semaines. Je vous conjure de ne plus utiliser L'œuf d'or ou un autre établissement pour épier des jeunes gens si vous tenez à votre liberté : car il s'agit bel

et bien d'une atteinte à la vie privée de vos victimes. Si vous me le promettez, alors je consens à ce que cette histoire ne sorte pas de ces murs. »

Le petit Français se releva d'un bond.

« Merci ! Merci ! s'écria-t-il en trébuchant sur deux bouteilles vides de champagne Salmanazar qu'Henry avait récemment rapportées d'un marché aux puces. Je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu aujourd'hui ! Après tout, peut-être me sera-t-il possible de mener une vie normale ? Vous m'avez rendu l'espoir. Vous êtes la seule personne au monde qui a su me comprendre, sans doute la seule qui m'aura jamais compris. Je remercie Dieu qu'Edmund soit allé vous trouver aujourd'hui ! »

Tels furent les singuliers détails de l'affaire du « gourmet sous contrat ». Après le départ de notre invité, nous rallumâmes les lampes et Henry, confortablement installé dans son fauteuil, une cigarette aux lèvres, se mit à feuilleter les *Archiv für Sexualwissenschaft*. De mon côté, je demeurais un peu perplexe. Lorsque je lui fis part de mes sentiments, Henry me regarda d'un air ahuri. Il était difficile de dire si sa moustache dissimulait un sourire.

« Ce qui m'étonne le plus, confessai-je, a trait à la nature des fantasmes de ce pauvre homme. Si, comme il le prétend, ils n'ont pas le pouvoir de le stimuler et que l'excitation sexuelle l'incommode, comment se fait-il qu'ils exercent une influence aussi puissante sur lui ? Pourrait-on en conclure que ces pulsions grotesques et bizarres sont dénuées d'éléments sexuels ?

– Cela dépend de ce que vous entendez par “sexuel”, répliqua Henry en tapotant avec soin sa cigarette

au-dessus du tapis. Bien des choses sont sexuelles sans se rapporter nécessairement aux organes génitaux. Les bruits, les appels, les odeurs, les affrontements et les simulations de combats des animaux; le chant, la danse et tous les autres rituels des amants de toutes les sociétés humaines; tout cela, et plus encore, constitue la totalité du drame sexuel. La lente accumulation de l'excitation amoureuse que nous observons au cours de ces activités peut parfois même, dans sa signification psychique, diminuer la crise finale, c'est-à-dire l'orgasme lui-même et l'émission d'une cuiller à café de sperme ou de fluide vaginal.

– Je suppose que vous avez raison.

– C'est dans cette phase accumulative que nous trouvons souvent l'origine des aberrations sexuelles. Au cours de la séduction, l'amant voit son attention attirée par le ventre, les fesses ou les cuisses de son ou sa bien-aimé(e) – des endroits situés à proximité de la zone génitale. Mr Guillaume continue à s'attarder dans cette phase, pour des raisons aujourd'hui impossibles à comprendre, enfouies dans les brumes de son passé, peut-être même dans les limbes de son hérédité. Il a élevé la phase accumulative au-dessus de son but final. Il n'en a sans doute pas l'impression, lui qui souhaite rejeter ce qui est vil et bas et aspirer à la perfection et à la pureté, mais il est sous l'emprise de ses désirs et lui aussi, à sa manière, rend hommage aux dieux de l'amour sexuel. »